Gomez, Madame de

Histoire de Jean de Calais

A Troyes

[17--?]

Reel: 84 Title: 8

HISTOIRE
DE
JEAN DE CALAIS
ET DE
LA BELLE CONSTANCE,
TERMINÉE
Par le supplice de don Juan.



A TROYES,
CHEZ BAUDOT, IMPRIMEUR LIBRAIRE.

10

HISTOIRE

DE

JEAN DE CALAIS.



A TROYES,

Chez BAUDOT, Imprimeur-Libraire, rue du Temple.

HISTOIRE
DE
JEAN DE CALAIS.

AU nord des Gaules, sur le bord de la mer est une ville, appelée Calais. Un des principaux & des plus riches négocians de cette ville avoit un fils unique, à qui il avoit donné toute l'éducation nécessaire pour lui former l'esprit et le corps. La nature l'avoit doué des charmes de l'un & des grâces de l'autre; ainsi ses maîtres le virent bientôt passer leurs espérances.

Il s'attacha sur toutes choses à l'art de naviguer, & lorsqu'il eut joint la pratique à la théorie, il fut le plus brave & le plus excellent homme de mer de son temps. Son jeune courage ne lui permettant pas de languir dans une molle oisiveté, il engage son père à lui équiper un vaisseau assez fort pour nettoyer la côte d'un nombre infini de corsaires que le grand négoce des habitans de Calais y avoit attirés, & qui faisoient mille brigandages dans ses mers-là.

Son père loua son audace et lui fournit abondamment tout ce qu'il falloit pour l'exécution d'un si beau projet. Tout étant prêt, il mit à la voile, et sa valeur, soutenue par sa prudence, le servit si bien, qu'ayant battu ces voleurs de mer en plusieurs rencontres, il les détruisit si parfaitement, qu'il n'en paroissoit plus.

Ces nouvelles portèrent les habitans de la ville de Calais à un tel degré de reconnoissance, qu'ils lui préparèrent des arcs de triomphe, en joignant à son nom celui de la ville, comme lui étant redevable de sa tranquillité et de la sûreté de son commerce; ce qui fait que l'historien ne le donne jamais à connoître que sous le nom de Jean de Calais.

Ce jeune héros étoit prêt, par son retour, à jouir des honneurs qui l'attendoient, lorsque son vaiſſeau fut battu par une si cruelle tempête, qu'il fut porté dans des mers inconnues. Le calme ayant succédé à l'orage, le jour reparoît; Jean ne connoît point les mers qui l'environnent, il vogue au hasard, et découvre enfin une île; il s'élance dans la chaloupe, accompagné de huit soldats, aborde sur une rive facile et agréable, couverte d'un bois épais.

Il est surpris de la voir coupée par de vastes avenues & des prairies rafraîchies par mille ruisseaux qui ſe réunissoient au-delà du bois. Il est d'autant plus étonné qu'il avoit cru ce

pays désert; mais son étonnement eut de quoi s'augmenter, lorsque s'étant avancé, il entendit parler Flamand, langue qui lui étoit familière. Il dirigea ses pas du côté de la voix qu'il venoit d'entendre, et vit trois hommes superbement vêtus, qui s'approchèrent de lui poliment.

Jean de Calais les pria de lui apprendre dans quel pays il étoit, & s'il y avoit sûreté pour lui et pour sa troupe. Qui que vous soyez, lui répondit celui qui paroissoit être au-dessus des autres, je trouve surprenant que vous ignoriez que vous êtes dans l'île Heureuse, Etat florissant où règne le Roi du monde le plus juste, de qui la sagesse a dicté les lois auxquelles il est soumis lui-même, et dont l'observation religieuse fait le bonheur de cet Empire; ne regrettez point d'y être abordé, vous y serez en grande sûreté. Montez, ajouta-t-il, sur cette hauteur qui vous cache la grande et superbe ville de Palmanie, capitale de ces vastes Etats: vous verrez, au milieu d'une plaine immense, un canal majestueux qui forme le plus beau port de l'univers, et dont l'abord est la sûreté de toutes les nations.

Jean de Calais le remercia, & charmé des grâces que lui faisoit la fortune, il s'avance sur le sommet qui lui cachoit la ville; il descendit dans cette capitale le cœur satisfait, mais en la traversant, il fut singulièrement étonné d'y voir

sur une place une troupe de chiens qui ſe disputoient le corps d'un homme qui paroissoit mort depuis peu. Etonné de ce trait d'inhumanité d'un peuple dont on lui avoit tant vanté la sagesse des lois, demanda pourquoi on déshonoroit ainsi le corps d'un citoyen après sa mort, & pourquoi il ne s'y trouvoit pas quelqu'un d'assez charitable pour donner la sépulture à ce malheureux.

On lui répondit qu'il subissoit la peine de la loi qui ordonnoit que tous ceux qui mouroient sans payer leurs dettes, seroient jetés aux chiens pour en être la proie, & que leurs ames étoient errantes sans que les intelligences éternelles leur donnassent le lieu de repos destiné aux justes; qu'on faisoit cette punition publiquement, parce qu'il se trouvoit des personnes assez généreuses pour acquitter les dettes de ces malheureux, & faire donner la sépulture à leurs corps.

Il n'en fallut pas davantage à l'ame magnanime de Jean de Calais. Excité par la compassion, il fit publier sur-le-champ à son de trompe, par toute la ville, que les créanciers de cet homme n'avoient qu'à lui faire voir leurs titres, & qu'il s'offroit de les acquitter; & le lendemain, ayant fait entrer ſon vaisseau dans le port, il prit l'argent nécessaire pour satisfaire à ſa parole. Il la tint exactement, & fit d'honorables funérailles au cadavre du débiteur.

Après avoir reçu du suprême Magistrat et du peuple les louanges qu'une pareille action méritoit, il ne songea plus qu'à prendre les hauteurs de cette terre favorable, pour en pouvoir donner connoissance à sa patrie, et lui ouvrir un chemin qui facilitât un négoce utile aux deux nations.

Un soir qu'il se retiroit d'assez bonne heure sur son bord, il aperçut un vaisseau qui venoit de mouiller auprès du sien, sur le pont duquel il vit deux dames fondant en pleurs : elles étoient magnifiquement parées, & leur air fit juger à Jean de Calais qu'elles étoient d'une naissance distinguée. Il s'informa à qui appartenoit ce vaisseau, il apprit qu'il étoit à un corsaire qui venoit d'entrer dans le port, et que les deux personnes qu'il voyoit étoient deux esclaves qu'il vendroit le lendemain.

Le cœur sensible de Jean de Calais fut touché de leur malheur, et il forma le dessein de les tirer de l'abyme dans lequel elles alloient tomber. Pour cet effet il manda le corsaire, et sans hésiter sur le prix, il donna au pirate tout ce qu'il voulut, et fit venir les deux esclaves sur son bord.

Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'elles eurent ôté leurs voiles, de voir deux jeunes beautés faites pour attendrir l'ame la plus barbare ! les pleurs qu'elles répandoient ne faisoient qu'aug-

menter leurs charmes, et sembloient leur servir d'armes pour vaincre tous les cœurs; une des deux sur-tout frappa celui de Jean de Calais d'un trait qu'il ne put parer.

Après avoir donné quelque temps à l'admiration que lui inspiroit son amour naissant, il les consola, leur dit qu'elles étoient libres, et qu'un respect inviolable suivroit l'action qu'il venoit de faire, & qu'en les retirant des mains du pirate, il n'avoit d'autre dessein que de les rendre à leurs parens sans espoir de rançon.

Ces paroles généreuses rassurèrent les belles captives. L'air noble de Jean de Calais, & les grâces qui accompagnoient toutes ses actions touchèrent leurs cœurs, & les termes les plus obligeans lui marquèrent leur reconnoissance. Quelque temps après il mit à la voile, et sa navigation fut si heureuse, qu'il se trouva bientôt sur les côtes d'Albion où le mauvais temps l'obligea de relâcher.

Pendant le voyage, il ne passoit presque pas de momens sans être auprès de ses esclaves; et comme il étoit jeune, insinuant et fait pour plaire, il trouva bientôt le chemin du cœur de celle qui l'avoit charmé; le même trait les blessa si profondément, qu'ils ne purent se le cacher long-temps; ils s'aimèrent, ils se le dirent, et ne consultant que la vivacité de leurs sentimens, ils se jurèrent un amour éternel.

Lorsque Jean de Calais fut assuré de son bonheur, il pria cette jeune beauté de lui déclarer qui elle étoit, et par quel accident elle et sa compagne avoient été enlevées par le pirate. Ne croyez pas, ajouta-t-il, que ma curiosité ait quelque motif désobligeant; qui que vous soyez, il n'est rien que je ne trouve fort au-dessous de vous, & pour vous prouver ce que je dis, je vous donne ma foi dès ce moment & sans en savoir davantage, si vous voulez m'accepter pour époux.

Je reçois avec plaisir, lui répondit la belle esclave, la foi que vous m'offrez, je vous donne la mienne, & fais tout mon bonheur d'être unie à vous pour jamais; mais pour ma naissance, souffrez que je vous en fasse un mystère que je trouve nécessaire au repos de ma vie. Qu'il vous suffise de savoir que le ciel ne m'a pas fait naître indigne de vous, & d'apprendre que je me nomme Constance et ma compagne Isabelle. Je n'ai point soupçonné votre curiosité d'avoir quelque chose d'offensant pour moi, ne vous offensez pas non plus du silence que je m'impose, notre amour l'exige de moi. Je dois me taire pour être à vous, & je veux éloigner de mon esprit tout ce qui pourroit m'empêcher de suivre un penchant plus fort que ma raison. Jean de Calais étoit trop amoureux pour presser la belle Constance après un

tel aveu, il lui promit de ne lui en plus parler, et sans consulter davantage, ils s'unirent pour jamais.

Cependant Isabelle qui avoit été témoin de leur amour & de leur union, prenant le moment que Jean de Calais étoit occupé à donner des ordres dans son vaisseau, ne put s'empêcher de marquer sa surprise à Constance sur l'action qu'elle venoit de faire. Quoi, madame, lui dit-elle, est-il possible que l'amour vous aveugle assez pour oublier qui vous êtes? croyez-vous pouvoir vous cacher toujours, & que les nœuds que vous venez de former ne soient point rompus lorsqu'on saura où vous êtes? je ne parle point de moi: dans quelque obscurité que vous me fassiez vivre, attachée à votre sort sans nulle réserve, je ne m'en séparerai jamais; votre seule gloire m'intéresse, & je ne puis voir sans douleur que vous abandonniez l'espoir le plus brillant pour écouter votre tendresse.

Je ne m'offense point, ma chère Jsabelle, lui répondit Constance, du discours que tu me tiens; je me suis dit mille fois les mêmes choses, mais l'amour est le plus fort. Le sort brillant dont tu me parles n'a rien que d'affreux pour moi, ne pouvant le partager avec ce que j'aime, et je trouve l'obscurité qui gêne bien au-dessus du destin le plus éclatant, puisqu'elle donne la liberté de suivre mon penchant: mes

nœuds dureront toujours en gardant mon secret, & je ne le découvrirai jamais, ou du moins lorsque je verrai qu'on ne pourra les rompre qu'en faisant rejaillir sur moi une honte mille fois plus grande que celle de mon hymen avec le plus aimable homme du monde; & puisque tu m'aimes assez pour ne me point quitter, pousse encore cette tendresse à chérir ma tranquillité, & à ne jamais découvrir un secret dont elle dépend.

C'est de cette façon qu'elle imposa silence à sa compagne qui, ne voyant point de remède à ce qu'elle appeloit un malheur, se résolut d'obéir. L'heureux Jean de Calais, charmé de posséder Constance, rendit grâces au ciel des dons qu'il en avoit reçus; & comblé des faveurs de la fortune & de l'amour, il se rembarqua, & le temps, favorable à ses vœux, le fit aborder au port de Calais. Le bruit de son retour fut bientôt répandu; son père & tous les habitans de la ville furent pour le recevoir, et lui rendirent les honneurs que méritoient ses actions héroïques.

Mais quelle fut la douleur de ce jeune héros de voir son père désapprouver son mariage avec Constance! L'histoire sincère qu'il lui fit de la façon dont il l'avoit trouvée, irrita son courroux, & quelque vive que fut la peinture que Jean de Calais lui fit de son amour pour elle,

et de ses vertus, ce père sévère ne lui put pardonner d'avoir pris un engagement qui lui paroissoit fort au-dessous de lui. Il n'épargna rien pour l'obliger à l'abandonner, mais il lui protesta qu'on lui arracheroit plutôt la vie ; qu'il avoit donné sa foi à la personne du monde qui en étoit la plus digne, & qu'il la lui garderoit jusqu'au tombeau. Le vieillard, plus irrité que jamais par sa résistance, le bannit de sa maison; malgré les sollicitations des principaux de la ville qui s'intéressoient pour lui, il lui ordonna de ne plus paroître à ses yeux.

Jean de Calais sensiblement touché de l'outrage que son père faisoit à sa chére Constance, se retira dans une maison qui étoit près du port, avec elle et sa fidelle compagne. Ces altercations entre le père & le fils ne purent lui être cachées : sa fierté en fut alarmée, et malgré tout son amour, elle fut sensible au mépris que le père de son époux parut avoir pour elle. Cependant elle ne se démentoit point ; toujours tendre, toujours fidelle, elle consola Jean de Calais, et l'année de son mariage étoit à peine finie qu'elle accoucha d'un fils, qui fit l'attention de ce cher époux pendant plusieurs années qui se passèrent sans qu'il pût attendrir son père : mais enfin pressé par des amis communs, il consentit à fournir à Jean de Calais de quoi équiper un second vaisseau pour por-

ter & établir un négoce éclatant avec les nations qu'il avoit découvertes, espérant que l'absence et les hasards lui feroient oublier Constance et son fils.

L'armement fut bientôt prêt. Quoiqu'il flattât les desirs de Jean de Calais, par l'espoir d'acquérir une nouvelle gloire, il ne put voir approcher le jour de son départ, sans ressentir une douleur amère d'être obligé de se séparer d'une épouse et d'un fils qu'il aimoit tendrement.

Constance de son côté n'étoit pas plus tranquille; les périls où s'alloit exposer Jean de Calais, et la crainte que l'oubli ne la chassât de son cœur, troubloit également son repos. Elle répandoit ses pleurs dans le sein de sa chère Isabelle, qui les partageoit avec un zèle digne de l'une & de l'au re; mais enfin l'amour offrit à Constance un moyen de retenir son époux dans ses chaînes, et d'obliger son père à rougir du cruel traitement qu'il lui avoit fait souffrir.

Elle cacha son dessein à sa fidelle Isabelle, craignant qu'elle ne l'en détournât; mais lorsqu'elle vit qu'il n'y avoit plus que peu de jours à s'écouler jusqu'au jour du départ de Jean de Calais, elle se jeta à ses genoux, en le priant de lui accorder deux grâces qu'elle avoit à lui demander. Ce tendre époux la releva, & l'embrassant avec les marques de l'amour le plus vif, lui jura qu'il étoit prêt à lui tout accorder. Je

vous prie donc, dit-elle, de me faire peindre ſur la poupe de votre vaisseau, avec mon fils et ma chère Isabelle; lorsque cela sera exécuté, & que vous serez au jour de votre embarquement, je vous dirai quelle est la seconde grâce que j'exige de votre tendresse.

Jean de Calais ne trouvant rien dans cette demande qui ne flattât sa passon, en lui donnant occasion d'avoir sans cesse devant les yeux ce qu'il avoit de plus cher, y consentit avec plaisr. Il employa à cet ouvrage les plus habiles peintres qu'il put trouver. Ils travaillèrent si promptement qu'ils ne retardèrent point le départ de Jean de Calais, qui voyant le temps favorable, en voulut profiter pour s'embarquer.

Alors la généreuse Constance l'accompagnant jusqu'à son vaisseau: voici le jour, lui dit-elle, les yeux baignés de larmes, où tu me dois accorder la dernière grâce que j'ai à te demander; ne me la refuse pas, ainsi que tu me l'as promis: tourne la proue de ton vaisseau du côté de Lisbonne, & vas mouiller le plus près que tu pourras du château de cette ville: c'est-là que tu verras à quel point je t'aime, & quels sacrifices t'a fait mon amour.

Quoique Jean de Calais ne pût comprendre le sens d'un pareil discours, il lui promit d'executer ce qu'elle souhaitoit. Ils s'embrassèrent, et s'étant séparés avec peine, il fit mettre à la

voile, l'ame remplie d'espoir, d'amour et de douleur. Il tint parole à Constance, & sa navigation ayant été heureuse, il vint aborder directement sous le château de Lisbonne.

L'arrivée et la beauté de son vaisseau attirèrent presque toute la ville sur son bord; le Roi de Portugal même sentit exciter sa curiosité et voulut en juger par ses yeux. Il descendit de son château, suivi d'une cour nombreuse; Jean de Calais le reçut avec tous les honneurs dus à la majeesé royale. Ce prince fut charmé de sa bonnne mine, de son esprit, et de l'air de grandeur qui se répandoit dans ses moindres actions.

Il examina avec soin la construction de son vaisseau: mais lorsqu'il eut jeté les yeux sur le tableau qui en ornoit la pouppe, il ne put s'empêcher de marquer son étonnement par un cri qui attira les regards de toute la cour sur ces objets. Chacun parut être agité du même trouble que le Roi, mais voyant qu'il gardoit le silence, personne n'osa le rompre, et renferma ses pensées dans le fond de son cœur.

Jean de Calais surpris des divers changemens qu'il remarquoit sur le visage du Roi, lui en demanda respectueusement la cause, et le supplia de lui dire s'il étoit assez malheureux pour qu'il eût trouvé dans son vaisseau quelque chose qui lui déplût. Non, lui répondit le Roi,

en se faisant effort pour se remettre, je suis charmé que vous soyez abordé en ces lieux; je veux que vous y soyez reçu comme vous le méritez; mais je vous défends d'en sortir sans mon ordre.

A ces mots il se retira, et sa cour le suivit sans avoir la hardiesse d'ouvrir la bouche sur ce qu'elle venoit de voir. Le Roi entra dans son cabinet, l'ame agitée de tant de différens mouvemens qu'il avoit peine à démêler. Il s'étoit bien aperçu que ceux qui étoient avec lui avoient eu la méme idée, ce qui le détermina à s'instruire au plutôt de la vérité, pour ne pas donner le temps à ses courtisans de divulguer des choses que lui seul devoit savoir. Cette résolution prise, il fit dire à Jean de Calais de le venir trouver.

Ce jeune guerrier n'étoit pas plus tranquille que le Roi; il ne pouvoit comprendre ce qui avoit causé son trouble à la vue du portrait de Constance. Les dernières paroles de cette chère épouse lui revinrent dans la mémoire, et les rassemblant avec les actions du Roi, il cherchoit à pénétrer le mystère qu'elles renfermoient, lorsqu'il reçut l'ordre de ce prince.

Il y fut en remettant au ciel le soin de l'éclaircir. Le Roi le fit entrer seul avec lui dans son cabinet, et lui montrant un visage ouvert: Je suis persuadé, lui dit-il, que ce qui s'est

passé tantôt vous a donné de l'inquiétude ; je ne puis vous cacher que j'en ai une que vous pouvez dissper. J'ai pris pour vous une es ime particulière, & n'épargnerai rien pour vous le prouver si vous ne me déguisez point la vérité.

L'ambition d'acquérir de la gloire, répondit Jean de Calais en se baissant profondément, ne peut entrer, Seigneur, dans les ames capables de mensonge ; l'honneur & la probité seront toujours les guid(s de mes actions et de mes pa oles. Je ne voudrois pas, au péril de ma vie, manquer à ce qu'ils exigent de moi, même avec mes plus grands ennemis : jugez, Seigneur, si j'en serois capable avec un prince dont la justice & les vertus font mon admiration.

Ainsi donc, lui dit le Roi, vous n'aurez point de peine à m'avouer qui sont les deux femmes et l'enfant que vous avez fait peindre sur la pouppe de votre vaisseau. Non, Seigneur, lui répondit promptement Jean de Calais, l'une des deux est ma femme, l'enfant est son fils et le mien, et l'autre est une de ses amies que j'ai tirée avec elle d'un funeste esclavage. Le Roi de Portugal soupira, et répandant quelques larmes qu'il ne put cacher, lui dit : De laquelle êtes-vous l'époux ? De la plus belle, répondit Jean de Calais ; et son nom qui est-il, continua le prince ? Constance, répondit-il : et celui de

sa compagne? Isabelle. Ah! s'écria le Roi, je n'en puis plus douter; mais, reprit-il, achevez d'être sincère, en me contant en quel temps, et comment ces deux personnes sont tombées entre vos mains, & de qnelle façon vous vous êtes résolus, cette Constance et vous, à vous donner la foi.

Alors, sans hésiter, Jean de Calais rapporta fidèlement au Roi de Portugal tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il étoit parti la première fois du lieu de sa naissance; et quoiqu'il affectât de parler de lui avec modestie, il en dit assez pour faire connoître de quelle utilitésa valeur avoit été à sa patrie; il conta ensuite son naufrage sur les côtes de l'Orimanie, son aventure touchant le cadavre, et enfin la manière dont il avoit délivré Constance & Isabelle.

J'adorai Constance, continua-t-il, du premier moment que je la vis; én la pratiquant, j'admirai sa vertu, son courage à supporter ses malheurs, et je ne crus point de plus grande félicité pour moi que d'être uni à elle pour jamais. J'eus le bonheur de lui plaire, elle accepta ma foi, mais elle m'a caché sa naissance avec un soin extrême.

Il est vrai que je ne l'ai jamais pressé là dessus. Mon cœur, content de sa vertu, dédaigna de s'instruire de ce qui doit le moins attacher les ames généreuses, la mienne préférant l'escla-

e qui mérite des couronnes aux reines dont
sentimens ne répondent pas à la grandeur
eur rang. J'en ai un fils qui fait tout mon
heur, et c'est pour obéir à cette chère épouse
j'ai tourné la proue de mon vaisseau du côté
ces lieux. J'ignorois son dessein ; j'ignore
i le vôtre, Seigneur, dans le récit que vous
z exigé de moi ; mais je sais que quels qu'ils
ssent être, je serai toujours fidèle à Constance
ne m'en séparerai jamais. Voilà, Seigneur,
xacte vérité que vous m'avez demandée : heu-
ux si elle peut exciter dans votre ame les sen-
nens d'estime que je cherche à m'acquérir par-
les nations où mes desseins et les hasards
e font aborder !

Oui, dit le Roi en l'embrassant, ta vertu a
ouvé le chemin de mon cœur, et pour re-
nnoître ta sincérité par une pareille fran-
ise, apprends que cette épouse qui t'est si
ère est ma fille, unique héritière de cet em-
e, et que sa compagne Isabelle est fille du
ic de Cascaës.

O ciel ! s'écria Jean de Calais, qu'il m'est
orieux, Seigneur, de vous avoir conservé ce
écieux trésor ; mais hélas ! dans quel abyme
maux cette aventure va-t-elle me plonger ?

Non, non, lui répondit le Roi, rassure tes es-
its sur ce que tu peux craindre ; je suis aussi gé-
reux que toi : sans connoître ma fille qui étoit

esclave, tu n'as pas dédaigné de l'attacher à t
par des nœuds légitimes, tu n'as point attaq
sa vertu par des feux criminels, tu l'as tirée d'
esclavage où cette vertu n'auroit peut-être
triompher de la violence d'un amour odieux.

Tu l'aimes, tu lui es cher : le secret qu'e
t'a fait de sa naissance me le prouve, puisq
sans doute elle craignoit, en la déclarant, q
je n'empêchasse un hymen que j'aurois pu tro
ver inégal ne te connoissant pas : elle t'a co
juré d'aborder en ces lieux avec son portra
sûre que je la reconnoîtrois, et que ton mér
toucheroit mon ame comme il a touché la sien
de plus, elle t'a donné un fils, et sa gloire a
jourd'hui demande que tu sois son époux, qu
qu'il eût été défendu autrefois de faire une se
blable alliance. Je t'accepte donc pour gend
continua ce grand prince, & je reconnois t
fils pour le mien.

Jean de Calais ne put s'empêcher de l'inte
rompre; il se jeta à ses pieds: les termes les pl
touchans prouvèrent sa reconnoissance po
ses bontés, et son amour pour la princesse. L
Roi le releva avec tendresse. Mon cher Jean d
Calais, continua ce prince, ce n'est pas asse
de mon consentement, il faut que mon conse
l'approuve ; mais je parlerai de façon à l
faire connoître que c'est ma volonté, et la jo
que mon peuple aura de revoir sa princesse l
fera tout accorder.

ors ce monarque lui conta qu'environ au
s qu'il avoit marqué dans son récit, Cons-
et Isabelle furent enlevées par des cor-
qui les trouvèrent se promenant au bord
mer, où leur jeunesse imprudente les avoit
enir sans gardes et sans secours; qu'il n'a-
rien négligé depuis près de cinq ans pour
r ce qu'elles étoient devenues, mais que
s ses recherches ayant été inutiles, il avoit
ni jusqu'à ce jour dans une morne tristesse;
avoit fallu l'éclat de son arrivée pour ex-
ſa curiosité. Je rends grâces au ciel, con-
-t-il, de m'avoir écouté, puisqu'il m'a
u par tes mains ce que j'ai de plus cher.
près cela, ce prince fit appeler tous les
cipaux de sa cour qui l'avoient accompa-
dans le vaisseau de Jean de Calais, et leur
t permis de dire ce qu'ils pensoient des
onnes qui y étoient peintes, ils s'écrièrent
c'etoit la princesse, sa fille, et la fille du
de Caſcaës. Le Roi leur avoua la vérité &
ne Jean de Calais avoit reçu cette princesse
on bord avec une magnificence extrême.
y en eut pas un qui ne le trouvât digne
osséder un bien qu'il s'étoit acquis en leur
rvant.

Roi fit assembler le conseil, propoſa la
en prince qui souhaitoit que l'on fût de
is. Personne n'en eut un contraire; le seul

Dom Juan, premier prince du sang, s'oppo
fortement an bonheur de Jean de Calais ; ma
quoique son éloquence fût animée par des ra
sons secrètes et qui lui étoient sensibles, il fall
céder au nombre. Le Roi qui croyoit que l'i
térêt de la gloire de l'Etat l'avoit fait parler,
lui en voulut point de mal : & comme on
solut qu'on équiperoit une escadre pour al
chercher la princesse, il en donna le comm
dement à Dom Juan, & ordonua que Jean
Calais l'accompagneroit.

Cet honneur ne le consola point des pe
qu'il faisoit. Ce prince aimoit depuis lo
temps la princesse de Portugal; il étoit ne
du Roi, et par conséquent héritier de l'em
si Constance venoit à manquer: mais son am
ayant mis des bornes à son ambition, il s'é
flatté qu'un heureux hymen pourroit un j
satisfaire l'un et l'autre. La perte de la p
cesse avoit ralenti sa passion et réveillé ses
tentions au trône; et lorsqu'il apprit qu
étoit vivante, & entre les mains d'un a
qui lui ravissoit sa maîtresse & l'empire,
mour et l'ambition reprirent toutes leurs forc
furent bientôt accompagnés de ce que la ha
et la jalousie peuvent inspirer de plus terr
contre un rival.

Ce fut avec ces sentimens que Dom J
s'embarqua avec Jean de Calais, dont la ve

l'espoir et la joie fermoient le cœur à des soupçons qu'il eût même rejetté, s'il eût été en état ou capable de les recevoir. On fit partir une corvette, pour donner avis à Constance de tout ce qui s'étoit passé à Lisbonne, et pour la préparer à son départ.

Cette belle princesse avoit vécu dans une grande retraite depuis qu'elle étoit séparée de son époux; son fils et Isabelle étoient sa seule compagnie; elle s'entretenoit souvent avec elle de l'étonnement qu'elle s'imaginoit bien que le Roi, son père, auroit eu. Isabelle qui n'avoit su son dessein qu'après le départ de Jean deCalais, trembloit dans son ame que le Roi ne lui fît un mauvais traitement; elle marqua quelquefois sa crainte à Constance, mais en cherchant des détours pour ne la pas alarmer mal-à-propos. La princesse qui pénétroit tout ce qu'elle n'osoit lui dire, la rassuroit.

Le Roi, mon père, lui disoit-elle, a de la tendresse pour moi, il ſera charmé de me revoir: la vertu de Jean de Calais le touchera; enfin je ſuis persuadée que mon bonheur sera parfait. Mais, madame, lui répondit Isabelle, puisque vous aviez cette pensée, pourquoi l'avoir exécutée si tard? qui peut vous avoir empêché d'instruire le Roi de votre aventure? C'est un effet de mon amour, lui disoit la princesse, je voulois attendre que le ciel remplît mes desirs en

me rendant mère, afin que le Roi, mon père, trouvât ma gloire intéressée à cimenter les nœuds que j'ai formés; et si mon époux ne fût point parti, je l'aurois engagé moi-même à effectuer ce que j'avois projeté.

Cependant, madame, ajoutoit Isabelle, si le Roi désapprouve vos feux, s'il ne veut point reconnoître Jean de Galais pour votre époux. J'aurai, disoit la princesse, la satisfaction d'avoir prouvé mon amour à ce que j'aime, en lui sacrifiant le trône où j'étois née; j'aurai le plaisir de faire voir à son père que celle qu'il regarde comme une vile esclave eût été reine si elle eût moins estimé son fils. C'étoit avec de tels discours qu'elles écoulèrent le temps de l'absence.

Cependant Dom Juan fit tant de diligence & le vent fut si favorable, que l'escadre arriva presqu'aussitôt que la corvette d'avis. Aux nouvelles qu'elle apporta, tout le pays fut en mouvement; chacun s'empressa de rendre ses respects à la princesse, de qui la joie ne put s'exprimer en voyant son projet réussir si glorieusement pour elle et pour son cher époux.

Le père de Jean de Calais se repentant du mépris qu'il lui avoit marqué, fut le premier à engager toute la ville à lui faire les honneurs qu'exigeoient sa naissance et son rang. Il lui demanda pardon, en présence de tous, de son

manque de respect, et son zèle éclata si sensiblement, que la princesse lui dit, en l'embrassant et l'appelant son père, qu'elle ne se souviendroit jamais de ce qui s'étoit passé, et qu'elle l'oublioit sans peine en faveur d'un époux qui lui étoit mille fois plus cher que la vie.

Cette princesse eut à peine reçu les hommages de la ville de Calais, que le port retentit de mille cris de joie qui annoncèrent l'arrivée de l'escadre. Les habitans magnifiquement vêtus se mirent sous les armes, et furent en bon ordre recevoir Dom Juan & Jean de Calais qui débarquèrent au bruit des trompettes & des cymbales. Les chemins étoient remplis de monde, & les fenêtres garnies de dames, & un peuple innombrable les accompagna jusqu'à l'hôtel-de-ville, où le principal magistrat avoit fait loger la princesse avec son fils et Ieabelle, pour lui faire plus d'honneur.

Elle vint recevoir son époux et Dom Juan sur le perron qui séparoit son appartement de l'ecalier. Elle étoit environnée des dames les plus qualifiées de la ville. Dom Juan, comme ambassadeur, s'avança le premier, mit un genou à terre et lui baisa la main. Jean de Calais parut ensuite et fit la même génuflexion ; mais la princesse, bien loin de lui présenter la main, ouvrit ses bras, et se jetant dans les siens en le faisant relever, elle l'embrassa mille fois en lui disant

tendrement que ce n'étoit pas à lui à lui rendr des respects que désormais il falloit qu'il partageât avec elle. L'amour de ces deux époux attendrit toute l'assemblée; leurs grâces et leu beauté attiroient son admiration, et l'on n'entendoit que crier : *Vive Jean de Calais et l Princesse de Portugal !*

Tant de marques de bienveillance de la par du peuple, et d'amour de celle de la princesse déchiroient l'ame de Dom Juan. Il se contraignoit cependant, & voulant faire croire qu ses ordres étoient d'assez grande importanc pour n'être pas rendus publics, il demand une audience particulière à Constance; mai cette princesse qui connoissoit le fond de so cœur, voulut s'épargner un entretien qui auroit pu lui être désagréable, et lui répondi tout haut qu'elle n'avoit point de secret pou son époux; qu'il pouvoit s'expliquer devan lui, et que sachant les bontés du Roi pour Jean de Calais, ses ordres devoient lui être communiqués comme à elle.

Dom Juan sentit toute l'étendue de ce refus; il avoit autrefois parlé de son amour à Constance qui l'avoit toujours traité avec indifférence. Ainsi il ne douta point que la crainte d'entendre ses plaintes, et le mépris qu'elle faisoit de sa tendresse, ne la fissent agir de la sorte. Il résolut dans son ame de s'en venger, et continuant de

dissimuler sa rage et ses desseins, il rendit à la princesse un compte exact de ce qui s'étoit passé entre le Roi et Jean de Calais, et finit, en la conjurant au nom de ce prince, de partir incessamment.

Constance lui dit qu'elle étoit prête, et que rien ne pouvoit la retenir dans l'impatience qu'elle avoit d'aller rendre grâces au Roi de toutes ses bontés. Après tous ces complimens pleins d'une cérémonie qui gênoit également ces heureux époux, l'infortuné Dom Juan se retira dans l'appartement qu'on lui avoit préparé, et laissa Jean de Calais et sa belle princesse en liberté.

Que ne dirent point ces tendres époux! avec combien d'ardeur n'expliqua-t-il pas la vive reconnoissance que lui inspiroit le sacrifice que Constance avoit prétendu lui faire en lui cachant sa naissance et son rang? et quelle joie ne fit-elle pas paroître de pouvoir partager avec lui les honneurs qui y étoient attachés? Je ne finirois point si je prétendois décrire tout ce qu'ils dirent.

Ainsi, pour abréger une histoire dont la suite a des évènemens encore plus surprenans que ce que je viens de vous apprendre, je vous dirai que Constance et Jean de Calais récompensèrent magnifiquement le zèle des habitans de cette ville, & que voyant le temps favorable à leur

navigation, ils résolurent de s'embarquer pour profiter de la belle saison. Cette charmante famille, composée de Constance, de son époux, de leur fils et de la fidelle Isabelle, abandonna Calais pour aller voir Lisbonne. Toute la ville les accompagna jusqu'à leur bord; on leur souhaita un bonheur constant et durable.

Dom Juan fit mettre à la voile, en détestant dans son ame les faveurs dont le ciel combloit son rival, en rendant le temps et les vents propices à ses desirs. Mais il n'eut pas long-temps à se plaindre du sort; le troisième jour de leur navigation les cieux se couvrirent d'épais nuages, le vent devint furieux, et la mer agitée annonça le plus terrible orage qu'on puisse voir; les éclairs, la foudre, la tempête battoient à la fois et sans relâche cette escadre malheureuse.

Jean de Calais mit en œuvre toute son expérience pour garantir le navire qui portoit tout ce qu'il avoit de plus cher. L'amour qui l'animoit paroissoit seconder ses soins pour un bien si précieux; mais le traître Dom Juan qui l'observoit sans cesse, et dont la rage et la jalousie troubloient également le cœur et la raison, le voyant occupé dans le fort de la tempête à observer le temps, prit le sien si justement, que sans pouvoir être vu de personne, il vint derrière lui et le poussa si rudement, qu'il le pré-

cipita dans la mer, dont les vagues gonflées & l'une sur l'autre le firent bientôt perdre de vue à son barbare homicide.

Cependant le gros temps faisoit aller si vîte le vaisseau dans lequel étoient Constance et Dom Juan, qu'on avoit dejà bien fait du chemin sans qu'on s'aperçût que Jean de Calais y manquoit. Mais la princesse toujours attentive à son sort, alarmée de ne le point voir, le demanda, le fit chercher, et chacun s'empressant à la satisfaire, on n'entendit plus que des cris douloureux qui annoncèrent à cette malheureuse épouse qu'on ne le trouvoit pas.

Je n'ai point de termes assez forts pour vous exprimer son désespoir; la tempête ne l'intimide plus, une plus forte crainte lui donne le courage; elle vient sur le pont, elle crie, elle appelle son époux, et les profonds abymes du funeste élément retentissent du son de sa voix. Le perfide Dom Juan s'approche, & paroît le plus empressé à chercher Jean de Calais; mais trop sûr de son destin, il lui fait entendre qu'un coup de vent l'a jeté dans la mer.

Quelle affreuse nouvelle pour une femme si passionnée! Elle s'arrache les cheveux, ses mains meurtrissent son beau visage, la vie lui fait horreur, & pour la terminer elle cherche à s'élancer dans la mer. Dom Juan se met au-

devant elle, Isabelle embrasse ses genoux, il n'est pas jusqu'au moindre matelot qui ne quitte tout pour s'opposer à son dessein; mais leurs soins sont inutiles, et sa douleur lui prêtant des forces, elle est prête à franchir les obstacles qu'on y met, lorsqu'Isabelle lui présente son fils, qui, lui tendant les bras, semble la supplier de vivre encore pour lui. Cet objet la saisit, l'étonne, l'arrête, et sans calmer son désespoir, il lui ôte le courage d'en suivre les mouvemens; et ne pouvant plus supporter les maux qu'elle ressent, elle tombe évanouie dans les bras d'Isabelle.

On profita de cette foiblesse pour l'arracher de cet endroit. Isabelle et Dom Juan mirent leurs soins à la faire revenir; ils y réussirent, mais rien ne put calmer sa douleur. Le nom de Jean de Calais étoit sans cesse dans sa bouche. Dom Juan voulut la consoler; mais la perte de son époux ayant doublé sa haine pour ce prince, elle ne voulut point l'écouter & lui ordonna de ne se plus présenter à elle le reste du voyage.

La tempête cessa, la mer devint calme, et ces tristes vaisseaux arrivèrent à Lisbonne sans autre accident. La présence de la princesse répandit une joie universelle dans cette cour; mais lorsque le Roi la reçut dans ses bras, et que ses pleurs et ses sanglots lui eurent appris la perte qu'elle avoit faite, il ne put lui refuser

des larmes ; ce tendre père partagea sa douleur. Le bruit de ce malheur ne fut pas plutôt répandu, que les grands & le peuple firent de leur côté un deuil universel.

Le seul Dom Juan jouissoit d'une sècrète joie, espérant que le temps feroit finir leurs pleurs et l'amour de Constance ; mais pour y parvenir plus vîte, il fit tant par des voies souterraines, & qui ne pouvoient le trahir, qu'il engagea les peuples du royaume des Algarves à se révolter, sentant bien qu'il auroit le commandement de l'armée pour les remettre dans leur devoir.

de châtier ces rebelles. Alors charmé de voir

Cela ne manqua pas ; le Roi lui remit le soin réussir son dessein, il marcha contre les révoltés, qui s'étoient retranché au bord d'une rivière. Il les attaqua, pénétra dans leurs retranchemens, et après un combat de six heures, il remporta une victoire complète, & poussant plus loin ses conquêtes, il prit toutes leurs villes & fit punir les auteurs d'une rebellion qu'il avoit fomentée lui-même, il soumit de nouveau les Algarves au Roi de Portugal, & revint à Lisbonne, où les Etats assemblés lui décernèrent les honneurs du triomphe.

Ce n'étoit pas encore assez pour lui : il les engagea, par ses intrigues, à demander la princesse en mariage, consentant que son fils régnât

après lui. Cette union étoit si sortable, que les Etats l'approuvèrent et la demandèrent au Roi qui ne pouvant s'opposer à ce qui lui sembloit juste, le proposa à la princesse qui ne put l'entendre sans désespoir. Elle renouvela toute sa douleur, et assura au Roi qu'elle se donneroit plutôt la mort que d'épouser un prince qui étoit l'objet de sa haine ; mais l'intérêt de l'Etat l'emporta sur ses raisons : il fallut obéir, et le jour fut pris pour la célébration de ce funeste hymen que le peuple souhaitoit avec ardeur. Le même moment fut destiné au triomphe de Dom Juan, pour lequel le Roi avoit ordonné au-dessus du château un feu superbe, disposé par plusieurs compartimens, lequel devoit offrir aux yeux un spectacle magnifique et nouveau.

Il s'étoit écoulé près de deux ans depuis le perte de Jean de Calais, duquel il est temps que je vous entretienne. La mer ne lui avoit pas été si funeste que Dom Juan l'avoit espéré. Cet époux infortuné trouva, dans les débris de quelque vaisseau qui avoit fait naufrage, de quoi se garantir de la mort ; il combattit long-temps contre la fureur des eaux, et fut enfin poussé dans une île déserte, où il aborda dans l'état où vous pouvez juger que devoit être un homme qui sort d'un semblable péril.

Il fit long-temps des réflexions sur sa triste aventure, & malgré la douleur accablante qu'il

ressentoit de se voir si cruellement séparé de Constance et de son fils, il remercia le ciel de lui avoir sauvé la vie, espérant qu'il trouveroit encore par sa bonté le moyen de rejoindre de si chers objets.

Ce fut avec ces pieux sentimens qu'il parcourut cette île d'un bout à l'autre sans y trouver aucune marque d'habitation. Il n'y vit que de timides animaux, auxquels il fut obligé de déclarer une guerre innocente pour conserver, dans ces lieux sauvages, des jours que les eaux avoient respectés. Il vécut de cette sorte les deux années que Constance avoit passées à pleurer, sans qu'il vît aucune facilité qui pût lui donner l'espoir de la revoir.

Il commençoit à s'abandonner à ces douloureuses réflexions, lorsqu'un jour il vit un homme dans l'éloignement, qui lui parut venir droit à lui. La joie s'empara de son cœur, et voulant jouir au plutôt d'une vue qui ranimoit son espérance, la confiance qu'il avoit toujours eue dans les effets de la providence, lui fit doubler le pas, et l'ayant joint : Je me croyois seul dans cette île, lui dit-il en l'abordant, n'ayant jamais remarqué, depuis que j'y suis, nul vestige qui me pût faire connoître qu'il y eût d'autre homme que moi. Je croyois y terminer mes jours malheureux sans espoir de secours; mais votre présence fait naître mes espérances

et si vous êtes seul avec moi, nous trouverons peut-être ensemble des moyens que je n'ai pu imaginer pour en sortir.

Il est vrai, lui répondit l'inconnu d'un ton grave, que cette île étoit inhabitée avant ton abord, & je ne fais moi-même que d'y aborder. Comment cela se peut-il, lui répondit Jean de Calais? mes yeux ne découvrent aucun navire qui vous ait pu porter. Les chemins que j'ai pris, lui dit-il, sont inconnus aux hommes.

Je vois, continua-t-il en remarquant l'étonnement de Jean de Calais, que mon discours te surprend, mais tu seras encore plus surpris lorsque tu sauras que je ne viens ici que pour toi. Je te connois, Jean de Calais; je sais tous tes malheurs et la trahison du perfide Dom Juan: mais apprends que ce n'est pas là les seules peines qu'il te prépare; il est prêt d'épouser ta femme; elle t'aime toujours tendrement, et quoiqu'elle croie ta mort certaine, elle t'est fidelle. La seule amitié paternelle et les raisons d'Etat, dont on la rend victime, l'obligeant à donner la main à ce traître, le jour de demain doit éclairer ce fatal hymen qui sera le dernier de sa vie, si tu ne parois promptement.

Grand Dieu! s'écria Jean de Calais, comment pourrai-je empêcher tant de malheurs en l'état où je suis? hélas! je supportois avec quelque patience ceux où j'étois plongé, j'implo-

rois encore le ciel avec quelque confiance, je me flattois que sa bonté me tireroit d'ici, puisqu'elle m'avoit arraché à la mort; ta vue même avoit cimenté cet espoir dans mon ame, mais ce que tu m'annonces met le comble à mon désespoir. Mon perfide rival sera possesseur de Constance si je ne parois; il n'a qu'un jour à passer pour l'être. Hé! par quel moyen puis-je paroître? le vaisseau le plus léger, le vent le plus favorable me seroient inutiles quand je les aurois; mon seul recours doit être dans la fin de ma vie.

Calme ces transports, lui répondit l'inconnu, je te dis que je ne suis venu ici que pour toi, et pour empêcher le mariage et le triomphe de Dom Juan: tu peux connoître ce que je puis par tout ce que j'ai dit. Ainsi remets ton sort à la disposition divine, rappelle ta vertu, suis-en toujours exactement les lois, et tu sauras un jour par quelle raison le ciel prend soin de ta destinée.

Jean de Calais étoit si surpris de ce qu'il entendoit, et de la sûreté avec laquelle cet homme lui parloit, qu'il doutoit s'il étoit éveillé, mais faisant réflexion qu'il ne pouvoit lui rien arriver de plus cruel que ce qu'on venoit de lui annoncer, & qu'il n'étoit pas en état de démêler le mensonge d'avec la vérité, il résolut de s'abandonner à l'inconnu, & lui promit tout ce qu'il voulut.

Alors ils s'assirent auprès d'un arbre, et cet extraordinaire compagnon lui conta tout ce qui s'étoit passé à la cour de Portugal depuis sa prétendue mort, et les efforts que Constance avoit fait pour lui garder sa foi. Pendant ce récit, Jean de Calais ne put résister à la violence du sommeil qui vint l'accabler. Malgré l'intérêt qu'il prenoit à ce discours, il s'endormit.

Mais quel fut l'excès de son étonnement, lorsqu'à son réveil il se trouva dans une des cours du château de Lisbonne! Il regarda de tous côtés, et bien sûr qu'il ne s'abusoit pas, il ne douta plus du pouvoir de celui qui l'avoit conduit dans ce lieu; mais son embarras étoit extrême de ne savoir comment il pourroit s'offrir aux yeux de la princesse en l'état misérable où il étoit. Ses habits en lambeaux & les pieds nuds, une barbe d'une longueur proportionnée au temps qu'il y avoit qu'il ne prenoit soin de sa personne, lui faisoient croire avec justice qu'on ne pourroit le reconnoître.

Cependant l'espoir le conduisit dans les cuisines; un officier le vit et fut touché de compassion; il lui permit de se chauffer, et le destina sur-le-champ à porter du bois dans les appartemens. Il s'en acquitta exactement : il voyoit bien les apprêts de la fête qui devoit lui être fatale; il cherchoit dans son esprit les moyens de voir la princesse, et son cœur gémissoit de n'en trouver aucun.

Il étoit enseveli dans ces tristes réflexions, lorsque le hasard fit descendre Isabelle dans les offices pour y donner quelques ordres. Jean de Calais la reconnut, et la regarda si attentivement, qu'elle ne put s'empêcher d'examiner celui qui avoit cette hardiesse; elle ne put méconnoître des traits depuis long-temps gravés dans son souvenir. La ressemblance de ce malheureux avec Jean de Calais la frappa; elle le parcourut des yeux avec soin, et les ayant jeté sur ses mains qu'il affecta de lui faire voir, elle aperçut un diamant à son doigt, qu'elle reconnut pour être le même que Constance avoit autrefois donné à ce cher époux, & qu'il avoit conſervé dans ses malheurs.

Elle ne douta point que ce ne fût Jean de Calais lui-même; mais cachant son trouble, elle remonta dans l'appartement de la princesse à laquelle elle conta l'aventure, ajoutant qu'elle n'avoit osé parler, crainte d'exposer son époux dans l'état malheureux où il se trouvoit.

A cette nouvelle Constance sentit renaître l'espoir dans son ame; elle pria Isabelle de lui faire parler à cet homme. Elle y fut, & l'ayant trouvé chargé de bois, elle lui dit de le porter dans le cabinet de la princesse, qui l'attendoit avec impatience. Jean de Calais obéit et posa son bois à l'endroit qu'Isabelle lui marqua, et ne voyant personne que Constance, il se jeta à ses pieds.

Sous cet équipage malheureux, elle reconnut facilement les traits de l'homme qui lui étoit le plus cher : elle pensa mourir de joie, et se jetant dans ses bras, leurs larmes et leurs soupirs furent long-temps les seules expressions de leurs ames. Isabelle avoit eu soin de fermer la porte du cabinet; elle vint les rejoindre, & les priant de se calmer, leur dit que sans perdre de temps il falloit avertir leRoi du retour de Jean de Calais, afin de rompre l'hymen fatal qui s'apprêtoit.

Ce discours étoit trop sensé pour n'y pas faire attention. Ces tendres époux interrompirent leurs caresses pour prendre les mesures qui étoient nécessaires. Il fut décidé que la princesse enverroit prier le Roi de lui faire la grâce de passer dans son appartement pour une affaire qui intéressoit l'Etat et sa gloire; que le secret qu'elle demandoit, l'obligeoit à le prier de venir seul, afin de n'avoir personne de suspect.

Celui que Constance chargea de cette commission, s'en acquitta si bien que le Roi vint incontinent chez la princesse. Il n'y fut pas plutôt entré qu'elle se jeta à ses pieds, et lui dit : Seigneur, Jean de Calais est vivant, il est de retour; le rendrez-vous témoin d'un hymen qui va lui causer la mort ? Le Roi, frappé de surprise, la releva et lui jura qu'elle devoit tout attendre d'un père qui l'aimoit tendrement.

Alors Jean de Calais parut, & mettant un genou à terre : L'état où je me trouve, dit-il, Seigneur, vous permettra-t-il de me reconnoître? Le Roi recula de quelques pas, et le reconnoissant : O ciel, lui dit-il en lui tendant les bras, que vois-je ? en croirai-je mes yeux ? quels malheurs vous ont éloigné de nous ? quel accident vous a mis comme vous êtes ? & quel miracle nous rassemble ? Jean de Calais lui conta la trahison de Dom Juan, son abord dans l'île déserte, et l'étrange aventure qui l'avoit rendu à Lisbonne.

Le Roi, indigné contre Dom Juan, jura que ce jour qui devoit être celui de son hymen et de son triomphe, seroit celui de sa mort. Il consola Jean de Calais, le pria d'oublier ses infortunes, et de se mettre en état de paroître à la cour : il embrassa la princesse et rentra dans son appartement tellement irrité contre le traître que l'ayant trouvé avec d'autres seigneurs, il lui dit de le suivre sur l'édifice du feu, pour lui faire remarquer quelque chose qui y manquoit. Il le suivit ; mais le Roi le voyant occupé à examiner les machines, en sortit adroitement, l'y enferma & y fit mettre le feu : ce qui s'exécuta si promptement, que le perfide fut consumé avant qu'on sût son crime et sa punition.

Le Roi manda les Etats, & leur conta la perfidie de Dom Juan & son supplice. Tous l'ap-

prouvèrent. Jean de Calais parut; il fut reconnu & proclamé de nouveau héritier du royaume. Le Roi fit inviter tous les grands du royaume à être témoins du bonheur de Jean de Calais et de la princesse.

Le jour du festin, on vit entrer dans cette auguste assemblée un homme dont la taille et l'abord la surprirent également. On le regarda long-temps sans rien dire; mais s'avançant vers Jean de Calais; il lui dit : Reconnois celui qui t'a tiré de l'île déserte et conduit dans ce palais; c'est moi qui conduisis le corsaire qui enlevoit la princesse près de ton vaisseau, où tu l'achetas sans l'avoir vue et dans le seul dessein de lui rendre la liberté. Apprends combien le ciel chérit les hommes vertueux; jouis en paix de ton bonheur; sois toujours sage, inviolable et modéré, le ciel ne t'abandonnera jamais. Tu seras véritablement prince, parce que tu devras ce titre à ta vertu plutôt qu'à une naissance qui ne dépend point de nous, & dont on tire peu d'éclat quand la sagesse ne l'accompagne pas.

Le spectre disparut, et laissa l'assemblée dans une grande joie de l'heureuse issue de cette aventure. On célébra avec éclat l'union de Constance et de Jean de Calais, qui fut ratifiéé authentiquement. Ainsi finit l'histoire de Jean de Calais dont la mémoire ne s'éteindra jamais par les grandes actions de sa vie.

FIN.

TROYES. — IMPRIMERIE DE BAUDOT.

On trouve aussi à la Librairie de **BAUDOT :**

Amours de Lavallierre.
Amours de Lucas.
Anecdotes sur Napoléon.
Art de tirer les cartes.
Arythmétique (petite).
Aventures de Roquelaure.
Bâtiment des recettes.
Belle aux cheveux d'or.
Belle-Etoile.
Belle Hélène.
Bergère des Alpes.
Bible (88 fig. de la).
Biche au bois.
Bonhomme Richard.
Bonne mere.
Bonne petite souris.
Bouquets poissards.
Brave Toulousain.
Carpillon (princesse).
Cartouche.
Catéchisme des gr. filles.
Catéchisme poissard.
Chansonnier des buveurs.
Chansonnier national.
Conquêtes de Charlemag.
8 contes des Fées. (8 fig.)
Contrat de mariage.
Déjeuners de la rapée.
Dialogues des amoureux.
Ecole des Pères.
Etrennes aux riboteurs.
Explication des songes.
Fables d'Ésope. (100 fig.)
Fantôme et le Fermier.
Fée Anguillette.
Gallien restauré.
Grenouille bienfaisante.
Gringalet et Vertboquet.
Gros livre des songes.
Histoire des 40 voleurs.
Huon de Bordeaux.
Jardin d'amour.
Jargon de l'argot.
Jean de Calais.
Jean de Paris.
Jeune et belle, conte.
Juif errant.
Lampe merveilleuse.
Laurette.
Lionnette et Coquericot.
Magie naturelle.
Malice des hommes.
Maîtresse fidèle.
Mandrin.
Méchanceté des filles.
Minet bleu et Louvette.
Miroir des femmes.
Miroir du pêcheur.
Nain jaune.
Noels.
Œufs de Pâques.
OEuvres badines de Piron
Oiseau bleu.
Oranger et l'Abeille.
Palais de la Vengeance.
Parfait amour.
Petit carnaval et poupée.
Petit Escamoteur.
Petit vaudevilliste.
Pierre de Provence.
Pigeon et la Colombe.
Pipe cassée.
Porteur d'eau espagnol.
Prince Lutin.
Prince Marcassin.
Prince Mouton.
Promenade à la guinguette
Prophéties de Moult.
Quatre fils d'Aymon.
Rameau d'or.
Recueil de Complimens.
Richard sans peur.
Robert le diable.
Roi magicien.
Sans-Chagrin.
Secrétaire des dames.
Secrets du petit Albert.
Sermon de Bacchus.
Sermon des Cocus.
Serpentin vert.
35 fig. Tableaux de messe.
Tragédie de sainte Reine.
Veillées du village.
Vie de Napoléon.